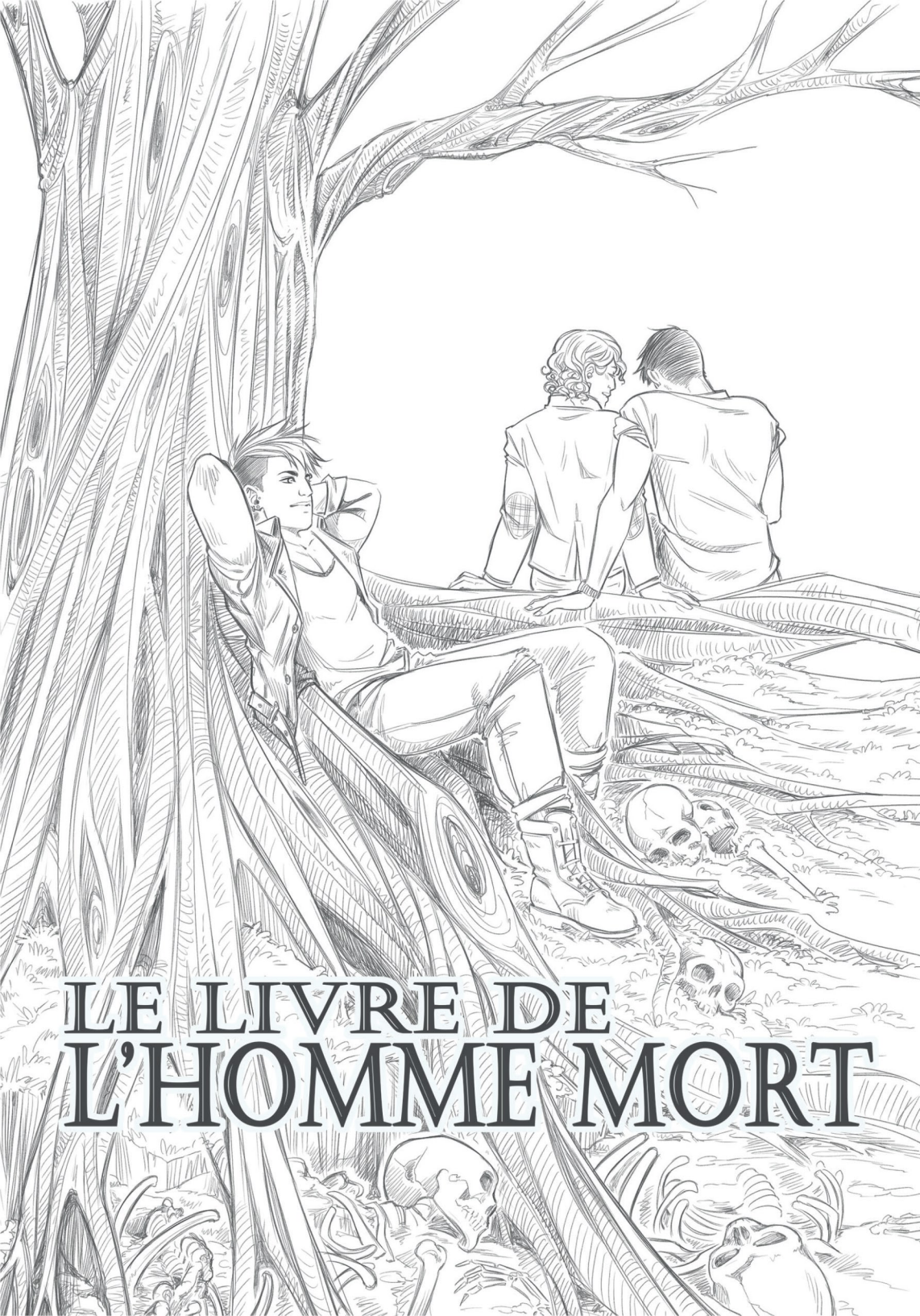




# LE LIVRE DE L'HOMME MORT



## Chapitre 1

Le réveil ne sonnait jamais plus de deux secondes.

C'était le bruit de la petite mécanique qui préparait le réveil à sonner, ce soudain changement dans le rythme, cet intrus, qui le faisait sortir instantanément de son sommeil. Ses sens étaient alors en alerte, ses muscles prêts à réagir. Mais il n'y avait pas de menace, juste la sonnerie qu'il éteignait au plus vite. Il ouvrait les yeux, scannant la pièce. C'était le moment où il était le plus vulnérable.

Il n'y avait personne. Pour l'instant il n'avait pas été retrouvé.

Il se levait, refaisait son lit, commençait l'échauffement. Il avait gardé le même régime d'entraînement qu'à l'époque. L'appartement n'était pas grand, mais il faisait les exercices plus remuants à l'extérieur, se contentant de ce qu'il pouvait exécuter au bas du lit et dans l'encadrement de la porte.

Ensuite il enfilait son jogging, un t-shirt, ses chaussures et parfois un sweat pour sortir courir à travers les rues humides et froides de Seattle au petit matin.

Il changeait de route à chaque fois. Il s'arrêtait toujours dans un parc, un terrain vague, sous un pont de l'autoroute, sur les berges industrialisées de la rivière et poursuivait ses exercices. C'était bien sûr plus difficile sans quelqu'un avec qui se battre, mais il le faisait quand même, restant concentré, réfléchissant à ses coups, imaginant son adversaire, préparant son corps à toutes les possibilités.

Une fois revenu il sautait sous la douche avant de prendre enfin un moment pour faire son café.

Il partait alors au garage. Il arrivait avant l'heure, presque toujours, et commençait à travailler tandis que l'endroit était encore déserté. Il prenait sa pause déjeuner avec deux sandwiches et une barre énergétique. Il était un des derniers à arrêter et rentrer chez lui.

Il se faisait réchauffer quelque chose, mangeait et ressortait courir.

Parfois il lisait un peu, les journaux qu'il récupérait au garage.

Puis il éteignait les lumières, essayait de se convaincre de dormir, de se détendre.

\*\*\*

— John ! Je suis contente de te voir, j'ai trouvé exactement ce qu'il te faut.

John salua Nesrin de la tête, la laissant s'installer à sa table et commander, dans un kurmandji sans le moindre accent malgré les années passées en exil.

— Je te jure, continua-t-elle, reprenant l'anglais, je devrais arrêter de rencontrer des gens ici, après je vais finir comme un éléphant parce que je n'arrive pas à résister à l'appel du baklava et du café... se plaignit la femme face à lui.

John ne répondit rien, attendant, profitant de l'odeur du café, tellement meilleur que celui qu'il faisait chez lui.

Il ne passait pas souvent par ici, il ne voulait pas avoir d'habitudes qui le rendent plus facile à traquer. Et pourtant c'était l'endroit dans toute la ville où il se sentait le mieux, laissant les conversations des habitués parlant presque tous en kurmandji, rarement en turc ou en arabe, dériver vers ses oreilles, s'installant dans des odeurs dont il ne s'était pas rendu compte qu'elles étaient familières, retrouvant une certaine chaleur au milieu de la ville humide et froide.

— J'ai trouvé quelqu'un pour ton livre. Il travaille comme expert pour une autre asso d'aide aux réfugiés, et il est réglo, il te le vendra au prix maximum de sa valeur et sa commission, elle, sera ridiculement basse. Si le livre est assez vieux et rare, tu pourrais avoir de quoi mettre un peu

de côté. Et si c'est le jackpot, tu pourras quitter ton boulot ou ouvrir ton propre garage.

John secoua la tête.

— J'aime mon boulot chez Joe.

Nesrin leva les yeux au ciel alors que la patronne arrivait avec son café.

— Tu es exploité pour un salaire de misère ! Si tu veux travailler gratuitement, tu sais, l'asso a toujours besoin de bénévoles qui parlent anglais et kurmandji.

Il ne lui avait jamais dit qu'il parlait aussi turc, arabe et même sorani, l'autre langue kurde.

John secoua la tête.

— Désolé.

Nesrin lui sourit.

— Eh, je te charrie, tu aimes ton job, garde-le, regarde-moi, j'ai un job de merde et pourtant même Donald Trump, avec ses tweets débiles et ses restrictions budgétaires ne réussirait pas à me faire le quitter.

Et elle commença à aspirer son café.

John l'imita, finissant, à regret, la boisson.

— En tout cas, j'ai son adresse, je l'ai prévenu que je lui envoyais quelqu'un pour une expertise et peut-être une vente.

Elle lui tendit le bout de feuille sur lequel elle avait tout noté.

— Merci, dit-il en prenant le papier et en y jetant un rapide coup d'œil.

— On fait une petite brocante dans deux semaines à Capitol Hill, si tu as le temps hésite pas à venir nous filer un coup de main. On a besoin de quelqu'un pour surveiller la caisse pendant que je défoncerai Diyar en lui expliquant comment on doit gérer l'asso. Je jure que ce vieil homme a

été mis sur terre pour me punir de quelque chose ! s'exclama-t-elle avant de mordre dans son baklava.

\*\*\*

John n'aimait pas la ville. Il avait eu du mal quand il était arrivé pour la première fois à Tripoli, mais ce n'était rien comparé à ce qui l'avait frappé en posant le pied sur le sol américain. Et encore, Seattle était une des villes les plus vertes des US...

Malgré tout, parfois, il y avait cette impression que quelque chose appuyait sur sa poitrine, l'empêchant de respirer pleinement.

Mais il n'avait pas le choix. John était un étranger ici. Son accent était passable, mais sa tête était facilement repérable en dehors d'une grande ville cosmopolite et plus que tout il voulait éviter d'attirer l'attention.

Il faisait avec. Certains jours étaient juste plus durs.

L'expert recommandé par Nestrin vivait vers le centre de Seattle, dans un quartier résidentiel en pleins travaux. Il y avait les bruits, le vrombissement des pelleteuses enlevant la terre, l'odeur du béton qui coulait, les mouvements perpétuels des grues se dessinant dans le ciel.

John avait continué à avancer, se concentrant sur les petits carrés de verdure qui étaient laissés là, au pied des immeubles, le long de la route, minuscules fenêtres sur une terre fatiguée.

Ce n'était pas mieux dans le quartier où il s'était installé, entre les docks, les usines et l'autoroute... C'était juste que là-bas la terre avait déjà été complètement colonisée par le béton, il n'y avait pas ces mouvements, cette lutte...

Stop.

John se força à prendre une inspiration, à se reconnecter au monde qui l'entourait et non à ce qui se passait sous ses pieds. Il était là pour une raison et il portait son dernier trésor sur le dos, ce n'était pas le moment de se laisser distraire.

Il poursuivit donc sa route.

Pour une fois, il était sorti du travail en avance, passant récupérer le livre là où il l'avait scellé, sous les broussailles d'un terrain vague. Il avait dû marcher et prendre deux bus pour arriver assez près du quartier, mais ça en vaudrait la peine. Il avait toujours un peu d'argent au cas où il devrait décamper facilement et partir commencer une nouvelle vie ailleurs, mais en avoir plus, même si une partie se trouvait coincée dans une banque, était toujours une bonne idée.

John inspira profondément.

Le livre était ancien, vraiment ancien et cette fois-ci il n'était pas pressé par le temps et les circonstances comme à Tripoli. Il aurait de l'argent de côté, légalement.

Il sentait ses muscles, noués par la tension, commencer à se relâcher, la migraine qui accompagnait ses jours et ses nuits disparaître.

La librairie était un tout petit bâtiment à un étage, plantée au milieu de deux immeubles modernes, ceinturée par un petit jardin aux haies épaisses, sa grille en fer forgé ouverte pour laisser passer les clients.

John posa le pied sur la terre recouverte d'herbe.

Et respira.

C'était comme s'il était descendu du haut plateau arménien au niveau de la mer en une seconde. La terre, riche, solide, vivante, lui monta à la tête comme un rush d'oxygène. Il ne se retrouva pas à genoux, les mains plongées dans le sol, uniquement parce qu'il se retint à la grille, à ses réflexes, à sa conscience du danger. Quelque chose n'allait pas avec cet endroit, mais il était encore trop étourdi par l'énergie qui remontait dans son corps pour vraiment arriver à se concentrer là-dessus.

On était en plein milieu de la ville, la terre du jardin aurait dû être aussi fatiguée que celle des autres immeubles. Ce n'était pas le cas. L'herbe était plus drue, plus verte, il pouvait entendre des insectes bourdonner sur des fleurs aux couleurs plus vives que toutes les autres, le sol était gorgé de vie et John sentait que lui aussi était plus... mieux, meilleur, plus concentré, plus éveillé, plus fort, plus résistant.

Ce n'était pas la première fois que ça lui arrivait. Ils en avaient discuté entre eux, les rares fois où ils réussissaient à ne plus être à portée des

oreilles et des yeux des veilleurs. Alors que les missions les avaient baladés de tous les côtés de la frontière et même au-delà, ils avaient découvert les différences entre la roche solide, mais avare de la base, la richesse des sols gorgés de vie au bord de l'Euphrate et l'aridité friable et glaciale du désert en Irak. La terre était différente partout. Et il y avait eu des endroits où il s'était senti bien, mieux, à l'aise.

Mais jamais comme ça, d'un instant à l'autre, en plein milieu d'une ville coupée d'une terre appauvrie.

John serra les poings, détendit les épaules et raffermi ses appuis.

Quelque chose ici ne tournait pas rond et il n'allait pas se laisser faire sans combattre.

Il avança, conscient de chaque mouvement dans le jardin, et poussa la porte de la librairie.

Le calme l'envahit.

L'endroit était dominé par les hautes bibliothèques qui coupaient la lumière comme autant d'arbres se dressant fièrement vers le plafond. La pièce aurait dû sentir cette poussière sèche des vieux livres jaunis, mais au lieu de ça il y avait une odeur nette, fraîche, de sous-bois. Les fenêtres, qu'il n'avait pas remarquées de l'extérieur, étaient ornées de vitraux et jetaient des reflets verts et des éclats de couleur sur le parquet brun.

Il avança, ses mains caressant les bibliothèques d'un bois foncé, levant la tête vers les petits cercles de verre qui avaient été découpés dans le toit pour laisser pénétrer la lumière du jour.

— Ah... euh... j'arrive tout de suite !

La voix fut un taser le prenant en plein ventre, le sortant immédiatement, douloureusement, de sa transe. Il n'avait aucune idée d'où elle était venue, de s'il y avait d'autres personnes avec lui ici. Il aurait pu être tué, pris par surprise, à n'importe quel moment. Il avait ouvert la porte, pénétré ici et tous ses instincts et ses réflexes avaient disparu. Il avait ressenti ce même soulagement, ce repos qu'il ne trouvait qu'à la base, lorsqu'enfin il était au milieu des siens, dans un endroit où on n'essayait plus de le tuer.

Sauf qu'il était en terrain ennemi et qu'il y avait quelque chose, ici, qui risquait de le faire tuer s'il ne luttait pas activement contre cette compulsion de détente.

John souffla et ferma à nouveau les poings.

Repérage, identifier les menaces, décider d'un plan d'action.

Il jeta un rapide coup d'œil derrière lui, à la porte qu'il n'avait entendue ni s'ouvrir ni se refermer alors même qu'elle faisait sonner un petit carillon en verre et métal. La pièce était divisée en deux. La librairie en elle-même avec ses bibliothèques agencées de manière chaotique et l'arrière-boutique, plus étroite, qu'il pouvait apercevoir derrière le massif comptoir en bois.

Il n'y avait personne avec lui dans la partie publique, les immenses et vieux fauteuils en cuir, près des fenêtres, étaient vides et personne ne bougeait dans le labyrinthe de bibliothèques. Il s'approcha du comptoir. Vide. Il remarqua immédiatement la chaise, moderne et ergonomique, le repose-jambe, lui aussi rembourré et la canne qui était posée sur l'accoudoir.

Le silence n'était pas pesant, au contraire, c'était celui juste avant l'aube et il se reprit alors qu'il inspirait lentement, profondément, perdant à nouveau sa concentration.

— J'arrive, j'arrive ! Je suis désolé !

Une tour de livres qui laissait à peine voir un bout d'un front apparut, marchant vers le comptoir et perdant soudain l'équilibre.

John fut au-dessus et de l'autre côté du comptoir en une seconde, son cœur battant, se précipitant pour rattraper l'homme qui tombait. Les livres frappèrent ses bras et son torse, s'écrasèrent sur le sol en un bruit de coups sourd, mais il réussit à le garder debout.

L'homme avait les yeux et les dents serrés par la douleur, ses poings blanchis par la tension.

— Est-ce que ça va ? Est-ce que je peux faire quelque chose ?

Son cœur battait à tout rompre. Une peur aiguë déchirait ses entrailles à l'idée que l'inconnu ait pu se faire mal.

C'était terrifiant. Illogique et complètement terrifiant. Son corps avait bougé seul et son cœur tremblait, paniqué comme il ne l'avait même pas été quand la grotte s'était ouverte sous leurs pieds...

L'homme se raidit dans ses bras, ouvrant d'immenses yeux d'un vert aussi tendre que les feuilles d'un frêne. Et se mit à rougir.

— Oh Douces Déesses, je suis désolé ! Vous pouvez me lâcher... Désolé..

Plus il parlait plus la rougeur s'étendait sur son visage, son cou, éclatante malgré son teint mat, passant sûrement en dessous du col de son t-shirt.

John s'obligea à détacher les yeux de sa peau, à réfléchir, mais ses pensées revenaient sans cesse vers l'homme encore dans ses bras.

— Votre canne ? proposa-t-il, ne réussissant toujours pas à le lâcher, craignant qu'il ne tombe à nouveau.

L'homme évitait son regard, mal à l'aise et honteux.

— Oui, s'il vous plaît, puisque visiblement je suis incapable de me déplacer sans...

Même en tendant la main, John n'arriverait pas à l'atteindre.

— Appuyez-vous sur moi, dit-il, lui proposant son bras, remarquant à quel point il était frêle, plus petit que lui, fragile.

La main se posa sur lui, les doigts frôlant la peau nue de son poignet et ce fut comme une autre décharge, mais cette fois chaude et agréable.

Dès qu'il put, il attrapa la canne et la lui tendit.

— Merci, murmura l'homme, ses yeux toujours baissés.

John fit un effort surhumain, pire encore que d'ouvrir une plaie pour en retirer une balle : il s'éloigna.

Cherchant quelque chose à faire, tout plutôt que de retourner près de l'inconnu, il alla récupérer les livres tombés, pendant que l'homme

claudiquait vers sa chaise, toute la jambe raide et visiblement incapable de plier.

— Merci... Je suis désolé.

La voix, douce, apaisante, le fit lever la tête et le voir vraiment pour la première fois.

John avait l'habitude de remarquer les signes distinctifs, d'identifier une personne en un coup d'œil.

L'homme était différent. Beau. Fascinant. Il y avait quelque chose de frêle et de délicat dans son visage. Non, c'était comme un jeune arbre, on avait cette impression de fragilité, mais il y avait aussi autre chose, une force et...

— En quoi puis-je vous aider ?

John avait encore été en train de le regarder, oubliant le reste.

— J'ai un livre à vendre, répondit-il, sa voix étonnamment rauque. Nesrin m'envoie.

Les yeux verts clignèrent, un instant, le suivant alors que John repassait de l'autre côté du comptoir.

— Oh. Je suis désolé de vous être tombé dessus, répéta le libraire, mais cette fois dans un kurmandji à l'accent étrange. Bien sûr que je vais examiner votre livre.

— Je parle anglais, le coupa John.

— C'est parfait. Je suis Wesley, le propriétaire de la librairie.

— John.

L'homme lui sourit et John détourna les yeux, le cœur battant trop vite.

— Pourquoi pensez-vous que le livre est ancien ? demanda l'expert en repoussant en arrière une mèche de cheveux bruns qui tombait sur ses yeux.

Parce qu'il l'avait trouvé dans une salle creusée dans la roche et pleine d'objets qui d'après les antiquaires remontait au moins au XVI<sup>e</sup> siècle.

— Il était dans ma famille depuis très longtemps, mentit-il.

Le libraire était en train de fouiller sous le comptoir.

— S'il est assez vieux et rare pour intéresser des collectionneurs, voilà comment nous allons procéder.

Le maître des lieux marqua une pause en se redressant, un flacon de solution hydroalcoolique à la main.

— Nous allons nous laver les mains avant de manipuler le livre et faire attention à ne pas griffer la reliure avec nos ongles, ce qui ferait baisser le prix que nous pourrions atteindre pour l'ouvrage. Je vais donner une estimation de son âge. Bien sûr j'affinerai cette estimation grâce à une lecture plus approfondie, mais nous aurons une base et une idée du prix.

Le libraire racontait tout ça d'une voix habituée alors qu'il nettoyait ses mains, lui ayant tendu la petite bouteille.

— Je vous donnerai un acompte, habituellement un dixième du prix que nous devrions retirer de la vente, pour que vous me laissiez le livre. Je prendrai contact avec différents collectionneurs et, s'il le faut, des commissaires-priseurs pour leur faire savoir que le livre existe. Pendant ce temps, je l'examinerai, le scannerai et, au cas où elles seraient nécessaires, ferai quelques retouches de restauration. Je vous recontacterai dès que j'aurai un retour positif et vous présenterai la proposition. Si elle vous convient je négocierai la vente, en gardant une commission de 5 % et je vous ferai un forfait pour les restaurations. Est-ce que ça vous va ?

John acquiesça.

— En ce cas vous pouvez sortir le livre.

L'homme semblait avoir oublié sa honte et sa jambe, se penchant en avant, les yeux verts brillant.

John enleva son sac à dos et sortit la boîte en bois rembourrée dans laquelle il avait mis le livre. Il retira le tissu avec lequel il l'avait enveloppé et posa la main sur le cuir froid et terne avant de le tendre au maître des lieux.

Les yeux verts étaient fixés sur le livre et les mains aux doigts délicats s'en saisirent immédiatement.

— Mmmm...

Le libraire l'avait complètement oublié, ses mains caressant les bosses de la couverture, ses yeux scrutant les fils que le temps avait jaunis, avant de prendre un support réglable pour poser l'ouvrage.

— Maintenant, voyons voir ce que tu caches... murmura l'expert en ouvrant avec révérence le livre.

John ne l'avait jamais feuilleté, il avait juste supposé qu'il en tirerait un bon prix et qu'il pourrait traverser les frontières avec sans trop de difficultés.

Une odeur sèche et poussiéreuse envahit la pièce.

— Oh...

Le libraire tendit le bras et appuya sur un bouton. La luminosité diminua drastiquement, des stores tombant sur les fenêtres alors qu'une faible lampe à la lumière pâle s'allumait pour éclairer doucement le livre, dévoilant le dessin en noir et blanc d'un homme sur une montagne d'ossements.

Il y eut le bruit d'un tiroir qui s'ouvrait et soudain une feuille fine et presque transparente se posa sur l'image, la main délicate la lissant parfaitement.

La page fut tournée, présentant un texte avec une écriture latine.

John ne s'était pas attendu à ça. La salle où il l'avait trouvé était située dans les montagnes du haut plateau arménien, du côté de la frontière iranienne, il s'était attendu à de l'arabe, du cyrillique peut-être.

La libraire prononça une suite de sons incompréhensibles. John releva la tête, mais l'homme était toujours en train d'examiner le livre, son doigt flottant au-dessus des premières lettres.

— Ce n'est pas logique, murmura-t-il et John regardait ses lèvres roses et parfaitement dessinées en de gracieuses arabesques, qui bougeaient autour de mots inconnus.

Il avait une bouche superbe, expressive alors qu'elle formait presque silencieusement les phrases découvrant des dents blanches et parfaitement alignées, une langue d'un rose plus soutenu qui venait passer, caresser et mouiller la...

— Voici le livre de l'homme du mort... de l'homme mort ? Pourquoi est-ce qu'il a écrit avec des caractères latins la prononciation arabe ?

L'exclamation du libraire tira John de sa contemplation, le ramenant une fois de plus à la réalité et à son incapacité à rester concentré.

L'expert tourna la page, découvrant une nouvelle illustration, en couleur cette fois, incroyablement détaillée et...

— Et maintenant c'est écrit en cyrillique et...

Un autre tiroir s'ouvrit et une loupe s'approcha du texte.

— On dirait de l'écriture de librairie... minuscule... et ici de l'onziale ? C'est n'imp... C'est du latin ! Écrit en grec !

John ne comprenait pas grand-chose à ce que disait l'expert, mais il savait que le changement de...

— Et ici de l'hébreu !

Le changement d'alphabets était un problème.

— Je vous jure que le livre est ancien et véritable.

Le libraire releva la tête, surpris ayant clairement oublié qu'il y avait quelqu'un avec lui.

— Ah, je vous crois.

Les doigts passèrent quelques pages dont l'épaisseur variait aléatoirement...



Dans la collection

**MIDGARD**